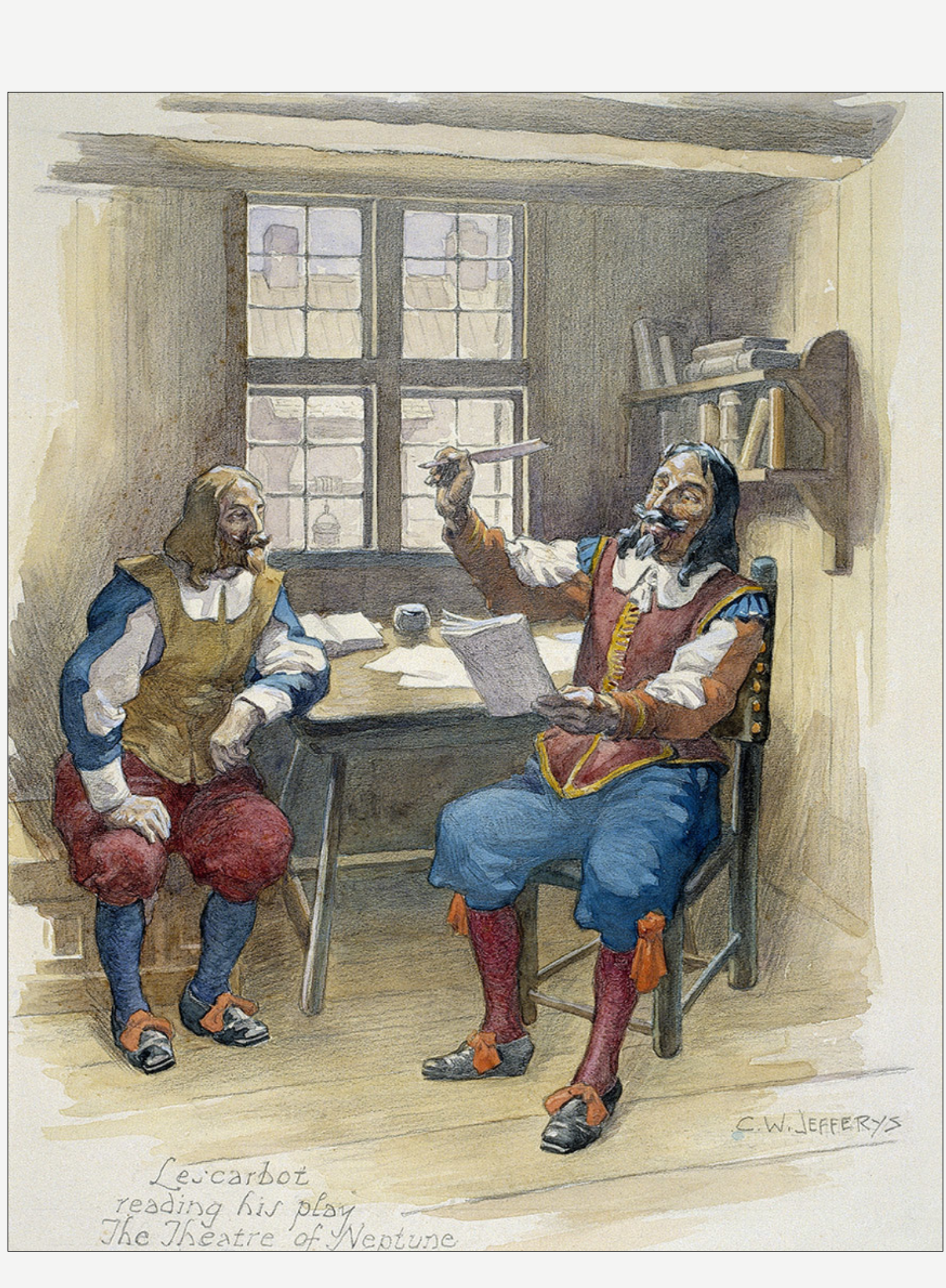
Marc Lescarbot

Les Muses de la Nouvelle-France

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Marc Lescarbot (1570-1641)
Ci-haut, Lescarbot lisant sa pièce *Le Théâtre de Neptune*.
Dessin de C. W. Jefferys

1

ADIEU AUX FRANÇOIS RETOURNANS DE LA NOUVELLE-FRANCE EN LA FRANCE GAULLOISE DU 25 D'AOUST 1606

Après que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France le sieur du Pont de Honfleur, qui en estoit parti dés le seziéme de Juillet, desespérant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison desja se passoit, ayant rencontré par un grand heur quelques uns de noz gens (qui à la veuë de la terre du port de Campseau s'estoient mis dans une chaloupe, & venoient jusques audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous y vint trouver avec beaucoup de rejouïssance d'une part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & une patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans nôtre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu, je lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple confus, qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimez à la Rochelle.

Allez doncques, vogués, ô troupe généreuse,
Qui avés surmonté d'une ame courageuse
Et des vents & des flots les horribles fureurs,
Et de maintes saisons les cruelles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoise gloire
Parmi tant de hazars l'honorable mémoire.
Allez doncques, vogués, puissiez-vous outre mer
Un chacun bien-tot voir son Ithaque fumer :
Et puissions-nous encor au retour de l'année
La méme troupe voir par deça retournée.
Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'un de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies :
Nous, qu'un contraire flot, ou un secret rocher
Ne vienne vôtre nef à l'impourveu toucher.
Mais un point entre nous met de la différence,
C'est que vous allez voir les beautez de la France,
Un royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tout ce que le monde a de plus précieux :
Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage
Demeurons étonnez sur ce marin rivage
Privez du doux plaisir & du contentement
Que là vous recevrez dés vôtre avenement.
Que di-je, je me trompe, en ce lieu solitaire,
L'homme juste a dequoy à soy-méme complaire,
Et admirer de Dieu la haute Majesté,
S'il en veut contempler l'agreable beauté.
Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,
On ne trouvera rien si beau, ni si parfait
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait*.
[* ne laisse pas indifférent.]

Y desirez-vous voir une large campagne?
La mer de toutes parts ses moites rives baigne.
Y desirez-vous voir des côtaux à lentour?
C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le sejour.
Y voulez-vous avoir le plaisir de la chasse?
Un monde de forêts de toutes parts l'embrasse.
Aymez-vous des ruisseaux le doux gazouillement?
Les côtaux enlassés en versent largement.
Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes iles?
Ce Port en contient deux capables de deux villes.
Aymez-vous d'un Echo la babillarde voix?
Ici peut un Echo répondre trente-fois.
Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne
Trente-fois à l'entour le méme coup resonne,
Et semble au tremblement que Megere à l'envers
Soit préte d'écrouler tout ce grand Univers.
Aymez-vous le deduit* des rivieres profondes?
[* Aimez-vous le mouvement (le jeu).]
Trois rendent à ce lieu le tribut de leurs ondes,
Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
Elle se porte aussi d'un plus orgueilleux flot,
Et préques assourdit de son bruiant orage
Non le Stadisien, mais ce peuple Sauvage.
Bref, contre l'ennemi voulez-vous estre fort?
Ce lieu rien que du ciel ne redoute l'effort.
Car de deux boulevers* Nature a son entrée
[* ramparts.]

Si dextrement muni, que toute la contrée
Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
Et en toute saison vivre joyeusement.
Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
Pour faire ton renom par l'univers insigne.
Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
En bref tu sentiras la celeste faveur
En ton sein decouler ainsi qu'une rousée
Qui tombe doucement sur la terre embrasée
Au milieu de l'été. Que si on n'a encor
De tes veines tiré la riche mine d'or,
L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses
Gardent comme en depos sont de belles richesses
Pour le commencement, & peut estre qu'un jour
Sera la mine d'or découverte à son tour.
Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
Et du blé & du vin, pour apres entreprendre
Un vol plus élevé (car le bord de tes eaux
Peut fournir de pature à mille grands troupeaux)
Et des villes batir, des maisons, & bourgades
Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
Et pour changer les mœurs de cette nation
Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.
Ô trois fois Tout-puissant, ô grand Dieu que j'adore!
Ores que ton Soleil envoye son Aurore
Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder,
Vueilles d'un œil piteux ce peuple regarder,
Qui languit attendant ta parfaite lumiere
Trop prolongeant, hélas! sa divine carriere.
Du Pont dont la vertu vole jusques aux cieux
Pour avoir sceu domter d'un cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accraventer* tes veines,
[* rompre.]

Ayant esté ici laissé pour conducteur
À ceux là qui poussez d'une pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle France
De leur propre maison la dure & longue absence;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Di lui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont jadis triomphé dedans la Palestine,
Et courageusement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphitiques* bors,
[* (ou méphitique), nauséeux, nuisible.]
Et pour la méme cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'une maratre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimeterre :
Qu'ici à peu de frais, sans qu'un robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas
Il se peut acquerir une gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus proufitable.
Allez doncques, vogués, ô généreux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Malebarre
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à un fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et là méme éprouver si la Nouvelle-France
À noz travaux rendra selon nôtre esperance.
Neptune, si jamais tu as favorisé
Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont usé;
Vray Neptune, fay nous chacun où il désire
À bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deça coneu en maintes régions,
Et bien-tot fréquenté de toutes nations.

2

À MONSIEUR DE MONTS LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROY EN LA NOUVELLE-FRANCE

Ode

Tout ce que l'homme possède,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne trouve point de remède
Pour éviter le tombeau.
La vertu seule immortelle
Constante & ferme en tout temps
Résiste à la mort cruele
Et à la lime des ans.
Tant de Rois & tant de Princes,
De héros & de Césars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts
En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement
Fait leur nom voler grand'erre*
[* aller bon train.]
Par dessus le Firmament.
De Monts, tu sçais que la vie
Nous est donnée des cieux
Non pour estre ensevelie
En un corps peu soucieux.
Mais pour estre secourable
À celui qui a besoin
Que quelque Dieu favorable
De son mal-heur prenne soin,
Et chercher la vraye gloire
Par un chemin non tenté,
Faisant que nôtre mémoire
Vive à l'immortalité.
C'est le désir qui t'enflamme,
Et qui possède ton cœur,
Quand pour éviter le blame
Qui suit l'homme sans honneur,
Tu entreprens un ouvrage
Tout auguste & glorieux,
Si qu'à jamais chacun âge
Aura ton nom précieux.
Car si-tost que de ton Prince
As eu le commandement
Pour conoitre la province
Mise en ton gouvernement,
Ainsi qu'un Aigle qui vole
D'un trait léger, tout soudain
Prompt à suivre sa parole,
Tu as pris un vol hautain.
Et du tempéteux Nérée
Méprisant tous les efforts
De ta terre désirée
Tu as en fin veu les ports.
Les nations qui n'ont oncques,
Admis la sujetion
À tes mandements adonques
Ont fait leur submission.
Sage, tu leur as fait voir
Les beautez de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.
Mémes tu as fait encore
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.
Arrière d'ici, arrière
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barrière,
Toujours estes prisonniers.
Vous qui n'avez soin ni cure
De faire que vôtre nom
Contre la mort méme dure
En perdurable renom.
De Monts, tu n'es pas de mémes,
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagèmes,
Recherchant d'autres hazars,
Tu as consacré ta vie
À l'Éternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.
Mais ce n'est fait qui commence,
Il faut chanter désormais
De Dieu la magnificence
D'un ton plus haut que jamais.
Neptune te favorise
Et Ceres pareillement,
Afin que ton entreprise
Ait un meilleur fondement.
Diray-je que sans culture
Le Père de Liberté
Laisse produire à Nature
La vigne qu'il a planté?
Non ici, je le confesse,
Mais en lieu d'un autre espoir,
Où l'homme à la longue tresse
Ha son sablonneux terroir.
C'est la terre Armouchiquoise,
Qui son gros blé te produit;
Et encore l'Iroquoise,
Qui donne maint autre fruit.
Nôtre France fromenteuse
N'a ses vignes de tout temps.

La peine laborieuse
L'a fait telle avec les ans.
Courage, doncques, courage,
Continue ton dessein,
Ayant ce bel avantage,
Qui de bon espoir est plein.
Le Tout-puissant méme change
Ici les froides saisons,
Et à cette terre étrange
Promet de riches moissons.

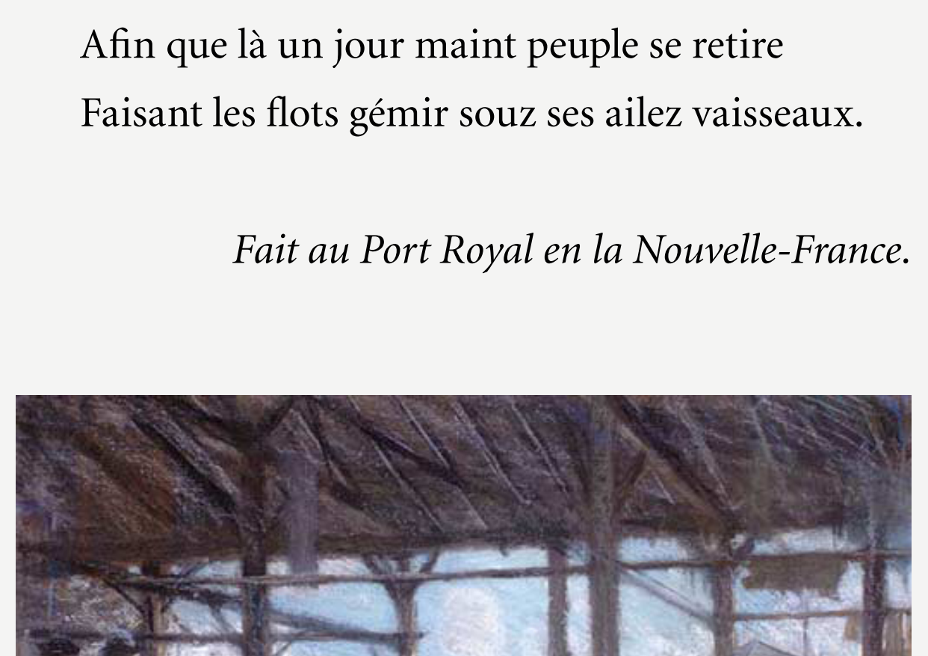
3

AU SIEUR DE CHAMP-DORÉ CAPITAINE DE MARINE EN LA NOUVELLE-FRANCE

Sonnet

Si des pilotes vieux le renom dure encore
Pour avoir sceu voguer sur une étroite mer,
Si le monde à present daigne encore estimer
Ariomene, avec Palinure & Pelore* :
[* mythiques pilotes grecs et romains.]
C'est raison (Champ-Doré) que nôtre âge t'honore,
Qui sçais par ta vertu te faire renommer,
Quand ta d'exterité empeche d'abimer
La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.
Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
Ne virent, ni le fond de son puissant Empire :
Mais dessus l'Océan journellement porté
Tu fais voir aux François des païs tout nouveaux,
Afin que là un jour maint peuple se retire
Faisant les flots gémir souz ses ailez vaisseaux.

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.



4

À MONSIEUR DE POUTRINCOURT GRAND SAGAMOS EN LA NOUVELLE-FRANCE

Ode

Quoy que tu n'ailles cherchant
(Poutrincourt) cette loüange
Qui va mémes alléchant
Ceux qui gisent en la fange :
Ton mérite toutefois,
Ta pieté ton courage,
Forcent ma lyre, & ma voix
À les chanter [sur] l'herbage
Que l'Équille* de ses eaux,
[* poisson de mer qui s'enfonce dans le sable à marée basse.]
Ou plustot Neptune arrose,
Tandis qu'au bruit des ruisseaux,
À l'écart je me repose.
Après avoir longuement
Comme un athlete Gregeois*
[* grecs.]
Luité courageusement
Parmi les champs des François,
Saoul d'alarmes & combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.
Et deça delà portés,
Suivans Neptune à la danse,
Tu nous fais voir les beautés
De cette Nouvelle-France.
Qui est celui qui t'a veu
Oncques saisi de paresse?
Qui est cil qui t'a coneu
Semblable à cette Noblesse
Qui met le point de l'honneur
À commander sans prudence,
Et n'avoir par son labeur
D'aucun art l'experience?
Mais l'un & l'autre tu sçais,
Et ta main infatigable
Fait tous les jours des essais
De chose à nous incroyable.
Car de tout art manuel
T'est coneuë la pratique,
Et se plait ton naturel
Es ars de Mathématique.
Mémes encore ce Dieu
Qui fredonnant sur sa lyre
Tient des Muses le milieu,
Par toy bien souvent respire.
Les secrets de son sçavoir,
Si que tout compris ensemble
Au monde on ne sçauroit voir
Rien que toy qui te ressemble.
C'est toy qu'il falloit ici
Afin de bien reconoitre
Ce que cette terre ici
Rendroit un jour à son maitre.
Tu l'as expérimenté
Tant que ton ame est contente
Et de sa fidélité
Tu as une riche attente.
L'Eternel sur noz labeurs
A estendu sa largesse,
Et ses divines faveurs
Nous remplissent d'allégresse.
Lors qu'au lieu de verds lauriers
Nous allons revoir la France
Coronez des fruits premiers
D'une longue patience.

5

À-DIEU À LA NOUVELLE-FRANCE DU 30 JUILLET 1607

Faut-il abandonner les beautez de ce lieu
Et dire au Port Royal un eternel Adieu?
Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
En l'établissement d'une Nouvelle-France?
Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
Et des flots irritez combatu les assaux,
Si nôtre espoir est vain, & si cette province
Ne fléchit souz les loix de Henry nôtre Prince?
Que vous servira-il d'avoir jusque ici
Fait des frais inutils, si vous n'avez souci
De recueillir le fruit d'une longue dépense,
Et l'honneur immortel de vôtre patience?
Ha que j'ay de regrets que vous ne sçavez pas
De cette terre ici les attrayans appas.
Et bien que le Flamen* vous ait fait une injure,
[* Pays-Bas.]

L'injure bien souvent se rend avec usure.
Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Sainct-Malo aller l'ancre mouiller.
Père de l'univers, qui commandes aux ondes,
Et qui peux asséchir les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as séparé tous ces peuples nouveaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François vous voir bien-tot le rivage.
Adieu donc beaux côtaux & montagnes aussi,
Qui d'un double rampar ceignez ce Port ici.
Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
Va baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans*,
[* panaches d'élans.]

Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.
Adieu mon doux plaisir fontaines & ruisseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.
Pourray-je t'oublier belle ile forétiere
Riche honneur de ce lieu & de cette rivière?
Je prise de ta sœur les aimables beautés
Mais je prise encor plus tes singularités.
Car comme il est seant que celui qui commande
Porte une Majesté plus auguste & plus grande
Que son inferieur ; ainsi pour commander
Tu as le front haussé qui te fait regarder
À l'environ de toy une ondoyante plaine,
Et la terre alentour sujette à ton domaine.
Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens,
Soit pour d'une cité jetter les fondemens.
Ce sont en autres parts une menuë arène,
Où mille fois le jour mon esprit se pourmene.
Mais parmi tes beautés j'admire un ruisselet
Qui foule doucement l'herbage nouvelet
D'un vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
Précipitant son cours dedans l'onde marine.
Ruisselet qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
Sa grace me forçant lui préter le côté*.
[* préter le flanc, donner prise.]
Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
Ile digne séjour du plus grand Roy du monde,
Ayant, di-je, cela ; quest-ce qui te défaut
À former pardeça la cité qu'il nous faut,
Sinon d'avoir prés soy un chacun sa mignone
En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne?
Car ton terroir est bon & fertile & plaisant,
Et oncques son culteur n'en sera déplaisant.
Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
Y jettée, en avons certaine expérience.
Que puis-je dire encor digne de ton beau los?
Adjouteray-je ici que dedans ton enclos
Se trouvent largement produits par la Nature
Framboises, fraises, pois, sans aucune culture?
Ou bien diray-je encor tes verdoians lauriers,
Tes simples inconeus, tes rouges grozeliers?
Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
Je toucheray ici les nombreux exercites*
[* armées.]
Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
Si tot que du Printemps la saison renouvelle
L'Eplan* vient à foison, qui t'apporte nouvelle
[* éperlan.]
Que Phœbus élevé dessus ton horizon
A chassé loin de toy l'hivernale saison.
Le Haren vient après avecque telle presse
Que seul il peut remplir un peuple de richesse.
Mes yeux en sont témoins, & les vôtres aussi
Qui de nôtre pâture avés eu le souci,
Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
Qu'envoioit en voz rets l'écluse d'un moulin.
Le Bar suit par-après d'un Haren le chemin.
Et en un méme temps la petite Sardine,
La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
Pour un semblable effect ; le Dauphin l'Eturgeon
Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
Comme font le Turbot, le Pounamou*, l'Anguille,
[* éperlan.]
L'Alose, le Fletan, & la Loche, & l'Equille :
Equille qui, petite, as imposé le nom
À ce fleuve de qui je chante le renom.
Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
De peuples qui te font par chacun jour homage,
Le Colin, le Joubar, l'Encornet, le Crapau,
Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse,
Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
Que je ne conoi point, de tes eaux nourrissons.
Tairay-je la Moruë heureusement féconde,
Qui par tout cette mer en toutes parts abonde?
Moruë si tu n'es de ces mets délicats
Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
Je diray toutefois que de toy se sustente
Préque tout l'Univers. Ô que sera contente
Celle persone un jour, qui à sa porte aura
Ce qu'un monde éloigné d'elle recherchera!
Belle ile tu as donc à foison cette manne,
Laquelle j'aime mieux que de la Taprobane*
[* Ceylan, aujourd'hui le Sri Lanka.]
Les beautez que l'on feint dignes des bien-heureux
Qui vont buvans des Dieux le Necter savoureux.
Et pour montrer encor ta puissance supreme,
La Balène t'honore & te vient elle-méme
Salüer chacun jour, puis l'èbe* la conduit
[* marée, reflux.]
Dans le vague Océan où elle a son deduit.
De ceci je rendray fidèle témoignage,
L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,
Et à-l'aise nouër parmi ce port ici.
Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne
Du céleste manoir, où gît le Capricorne,
Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
Ou d'un terroir plus doux vont suivant le pâtis
Seulement près de toy en cette saison dure
La Palourde, la Coque, & la Moule demeure
Pour sustenter celui qui n'aura de saison
(Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
Jusqu'à ce [que] la faim le contraigne & pourchasse :
Et [le] temps n'est toujours favorable au chasseur
Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur,
Mais une forte glace, ou des neges profondes,
Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
L'industrieux Castor (qui sa maison batit
Sur la rive d'un lac, où il dresse son lict
Vouté d'une façon aux hommes incroyable,
Et plus que noz palais mille fois admirable,
Y laissant vers le lac un conduit seulement
Pour s'aller égayer souz l'humide element)
Ou quand il veut quéter parmi les bois le gite
Soit du Royal Ellan, soit du Cerf au pié-vite,
Du Lapin, du Renart, du Caribou, de l'Ours,
De l'Ecurieu, de la Loutre à-la-peau-de-velours,
Du Porc-épic, du Chat qu'on appelle sauvage,
(Mais qui du Léopard ha plustot le corpsage)
De la Martre au-doux-poil dont se vétent les Rois,
Ou du Rat porte-musc, tous hôtes de ces bois,
Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
De hautement grimper ha la subtile addresse,
Sur un arbre élevé sa loge batissant
Pour décevoir celui qui le va pourchassant,
Et vit par cette ruse en meilleure assurance
Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
Il n'ait à cette chasse aussi son passe-temps,
Mais alors du poisson la peche est plus certaine.
Adieu donc je te dis, ile de beauté pleine,
Et vous oiseaux aussi des eaux & des forêts
Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
Car c'est à grand regret, & je ne le puis taire,
Que je quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
Car c'est à grand regret qu'ores ici je voy
Ébranlé le sujet d'i enter nôtre Foy,
Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
Qui à ce peuple avoit touché la conscience.
Aigles qui des hautz Pins habitez les sommets
Puis qu'à vous Jupiter a commis ses secrets,
Allez dedans les cieux annoncer cette chose,
Et combien de douleur j'en ay en l'âme enclose,
Puis revenez soudain au Monarque François
Lui dire le decret du puissant Roy des Rois.

Car à lui est du ciel donné cet héritage,
Afin que souz son nom ci-aprés en tout âge
L'Éternel soit ici sainctement adoré,
Et de cent nations son grand nom révéré :
Et pour mieux l'émouvoir à cette chose faire,
Par cent sortes de biens il l'a voulu attraire,
Ayant à noz labeurs fait selon noz désirs,
Et iceux terminé de dix milles plaisirs.
Car la terre ici n'est telle qu'un fol l'estime,
Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrime
Du plaisant jardinage & du labeur des champs.
Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants,
Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
Et maint autre inconeu, qui plaisamment gringote*.
[* gazouiller, chanter (en parlant des petits oiseaux).]
En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux
Qui se vont repaissans sur les rives des eaux,
Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
L'Outarde, le Héron, la Gruë, l'Alouette,
Et l'Oye, & le Canart. Canart de dix façons,
Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
Qui ravissent mes yeux. Désires-tu encore
De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore ?
Elle a l'Aigle, le Duc, le Faucon, le Vautour,
Le Sacre, l'Éprevier, l'Émerillon, l'Autour,
Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
Et outre iceux aussi une bende infinie
Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis,
L'Aigrette, le Coucou, la Bécasse, & Mauvis,
La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,
Le Ramier, la Verdiere, avec la Tourterelle,
Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
La Perdris bigarrée, & aussi le Corbeau.
Que te diray-je plus ? Quelqu'un pourra-il croire
Que Dieu méme ait voulu manifester sa gloire
Créant un oiselet semblable au papillon
(Du moins n'excède point la grosseur d'un grillon)
Portant dessus son dos un vert-doré plumage,
Et un teint rouge-blanc au surplus du corp-sage ?
Admirable oiselet, pourquoy donc, envieux,
T'es-tu cent fois rendu invisible à mes yeux,
Lors que légèrement me passant à l'aureille
Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille ?
Je n'eusse esté cruel à ta rare beauté,
Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
Si tu eusses daigné à moy te venir rendre.
Mais quoy tu n'as voulu à mon désir entendre.
Je ne lairray* pourtant, de célébrer ton nom,
[* laisserez.]

Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
Car je t'admire autant en cette petitesse
Que je fay l'Éléphant en sa vaste hautesse.
Niridau c'est ton nom que je ne veux changer
Pour t'en imposer un qui seroit étranger.
Niridau oiselet délicat de nature,
Qui de l'abeille prens ta tendre nourriture
Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
Et des rives des bois les plus rares douceurs.
À ces hôtes de l'air pourray-je sans offense
D'un petit peuple ailé adjouter l'excellence ?
Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
La brillante clarté parmi les bois reluit
Voletans çà & là d'une presse si grande,
Que du ciel étoilé la lumineuse bende
Semble n'avoir en soy plus d'admiration.
Faisant doncques ici commémoration
Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
Que vous y teniez rang & place convenable.
Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
Et allons revoir ceux qui nous pensent perdus,
Je dis encore Adieu à vous beaux jardinages,
Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
Voire aussi soulagé nôtre nécessité
Plus que l'art de Paeon n'a fait nôtre santé.
Vous nous avez rendu certes en abondance
Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.
Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais
(Ce qu'il est de besoin qu'on fasse désormais)
Que la terre ici soit un petit mignardée*,
[* entourée de soins.]

Et par humain travail quelquefois amendée ?
Qui croira que le segle, & la chanve, & le pois,
Le chef d'un jeune gars ait surpassé deux fois ?
Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde
En cette saison-ci si hautement se guinde,
Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil
Pour se rendre hautain, aux arbrisseaux pareil ?
Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre
Le fruit qu'en peu de temps vous promettiez nous rendre ?
Que ce m'est grand émoy de ne voir la saison
Quand ici meuriront la Courge, le Melon,
Et le Cocombre aussi : & suis en méme peine
De ne voir point meuri mon Froment, mon Aveine
Et mon Orge & mon Mil, puis que le Souverain
En ce petit travail m'a béni de sa main.
Et toutefois voici de ce mois le trentiéme,
Mois qui jadis estoit en ordre le cinquiéme.
Peuples de toutes parts qui estes loin d'ici
Ne vous emerveillez de cette chose ci,
Et ne nous tenez point comme en region froide,
Ce n'est point ici Flandre, Écosse, ni Suède,
La mer ici ne gele, & les froides saisons
Ne m'ont onques forcé d'y garder les tisons.
Et si chez vous l'été plustost qu'ici commence,
Plustot vous ressentez de l'hiver l'inclémence.
Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant
Que ta moisson soit préte : & nous-nous cependant
Faisons voile à Campseau où t'attent la navire
Qui de là nous doit tous en la France conduire.
Cependant beaux epics meurissez vitement,
Dieu le Dieu tout-puissant vous doint accroissement,
Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire
Lors que de ses bien-faits nous ferons la mémoire.
Entre lesquelz bien-faits nous conterons aussi
Le soin qu'il aura eu de prendre à sa merci
Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
Hôtes de ces forêts & des marins rivages,
Et cent peuples encor qui sont de tous côtez
Au Su, à l'Oest, au Nort de pié-ferme arretez,
Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent
Mais en ce déplorable est leur condition,
Que du siècle futur ilz n'ont l'instruction.
Pourquoy, ô Tout-puissant, pourquoy donc cette race
As-tu jusques ici rejetté de ta face,
Et pourquoy laisse tu dévorer à l'enfer
Tant d'humains qui devroient dessus lui triompher,
Veu qu'ilz sont comme nous ton œuvre & ta facture,
Et ont de toy receu nôtre fraile nature ?
Ouvre donc les thresors de tes compassions,
Et verse dessus eux tes bénédictions,
Afin qu'ils soient bien-tot ton sacré héritage,
Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
Témoins soient de ceci les propos véritables
Que Poutrincourt tenoit avec ces misérables
Quand il leur enseignoit nôtre Religion,
Et souvent leur montroit l'ardente affection
Qu'il avoit de les voir de dedans la bergerie
Que Christ a racheté par le pris de sa vie.
Eux d'autre part emeus clairement témoignoient
Et de bouche & de cœur le désir qu'ilz avoient
D'estre plus amplement instruits en la doctrine
En laquelle il convient qu'un fidèle chemine.
Où estes vous Prélats, que vous n'avez pitié
De ce peuple qui fait du monde la moitié ?
Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zèle
Les transporte si loin comme dessus son aile
Pour établir ici de Dieu la saincte loy
Avecque tant de peine, & de soin, & d'émoy ?
Ce peuple n'est brutal, barbare, ni Sauvage,
Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
Il est subtile, habile, & plein de jugement,
Et n'en ay coneu un manquer d'entendement,
Seulement il demande un père qui l'enseigne
À cultiver la terre, à façonner la vigne,
À vivre par police, à estre ménager,
Et souz des fermes toicts ci-apres héberger.
Au reste à nôtre égard il est plein d'innocence
Si de son créateur il avoit la science.
Que s'il ne le conoit, sa bouche, ni son cœur
Ne ravit point à Dieu par blasphème l'honneur.
Il ne sçait le métier de l'amoureux bruvage,
De l'aconite* aussi il ne sçait point l'usage,
[* aconit napel : plante vénéneuse dont la racine contient un alcaloïde utilisé comme analgésique.]
Sa bouche ne vomit nos imprécations,
Son esprit ne s'addonne à nos inventions
Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
D'un souci dévorant son ame ne bourrelle :
Mais il a du Gaullois cette hospitalité
Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.
Je vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis
Exprimer la douleur en laquelle je suis
De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
Fait que quelqu'un de vous son Dieu vrayment adore.
Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
Car en ces côtes ci est ordinaire l'Ouest ;
Puis, souvent cette mer est de brumes couverte,
Qui des hommes peu cauts* cause l'extreme perte.
[* prudents, circonspects.]

Adieu pour un dernier Rochers haut élevés,
Qui orgueilleusement vôt grottes soulevés,
D'où distillent sans fin des pluies abondantes
Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.
Adieu doncques aussi Grottes qu'avez pleu
Quand souz vôtre lambris au clair du jour j'ay veu
Figurées d'Iris les couleurs agréables.
Ores que nous voions les flots épouvantables
Du profond Océan, pourray-je bien passer
Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser
À la terre qui a receuë nôtre France
Quand elle vint ici faire sa demeurance ?
Ile, je te saluë, ile de Saincte Croix,
Ile premier séjour de noz pauvres François,
Qui souffrirent chez toy des choses vrayement dures,
Mais noz vices souvent nous causent ces injures.
Je révère pourtant ta freche antiquité,
Les Cèdres odorans qui sont à ton côté,
Tes Loges*, tes Maisons, ton Magazin superbe,
[* habitations simples.]

Tes Jardins étouffez parmi la nouvelle herbe :
Mais j'honore sur tout à-cause de noz morts
Le lieu qui sainctement tient en dépost leurs corps,
Lequel je n'ay peu voir sans un effort de larmes,
Tant m'on navré le cœur ces violentes armes.
Soyez doncques en paix, & puissiez vous un jour
Vous trouver glorieux au céleste séjour.
Mais cependant, De Monts, tu emportes la gloire
D'avoir sur mille morts obtenu la victoire,
Témoignage certain de ta grande vertu,
Soit quand tu as des flots la fureur combattu
En venant visiter cette étrange province
Pour suivre le vouloir de Henry nôtre Prince,
Soit lors que tu voiois mourir devant tes yeux
Ceux-là qui t'ont suivi en ces funestes lieux.
Je vous laisse bien loin, pépinieres de Mines
Que les rochers massifs logent dedans leurs veines,
Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent,
Et de charbon pierreux, pour salüer la gent
Qui cultive à la main la terre Armouchiquoise,
Je te saluë donc nation porte-noise
(Car tu as envers nous forfait par trahison)
Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison
Avecque plus d'effect de ton outrecuidance,
Si qu'entre nous sera maudite ta semence.
Mais ta terre je veux saluer en tout bien,
Car un ample rapport elle nous fera bien
Quand elle sentira du François la culture.
Car en elle desja la provide Nature
A le raisin semé si plantureusement,
Et en telle beauté, que Bacchus mémement
Ne sçauroit invoqué lui faire davantage.
Mais son peuple ignorant ne sçait du fruit l'usage.
Terre, tu as encore de féves & de blés
Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés.
Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance
Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'avons veu la Chanve & la Courge & la Noix,
Tes féves tu ne veux, ni tes blés toutefois
Produire sans travail, mais ta grand'populace
D'un bois coupant te brise, & en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau) sa semence y planter.
Mais une chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent precieux
Pour le repos du corps le plus delicieux :
C'est une soye blanche & menuë & subtile
Que la Nature pousse au creux d'une coquille,
Soye qu'en maint usage employer on pourra,
Et laquelle en coton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par une volonté de pié-ferme arretée.
Puisse-je voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'une peineuse vie,
Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

6

LA TABAGIE MARINE

Compagnons, où est le temps
Qu'avions nôtre passe-temps
À descendre au plus habile
Sur le pié-ferme d'une ile,
Fourrageans de toutes pars
Deça & delà épars
Parmi l'epés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tangueu, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand
Ça (ce disoi-je à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ces oiseaux tendrelets,
Ils valent bien des poulets.
Dieu ! quelle plaisante chasse.
Amasse, garson, amasse,
Portes-en chargé ton dos,
Tu es alaigre & dispos,
Et revien tout à cette heure
Prendre pareille mesure.
Ne cessant jusques à ce
Que nous en aions assé
Car nous pourrions de cette ile
Fournir une bonne ville.
Je voudroy m'avoir couté
Un karolus* bien conté,
[* monnaie.]

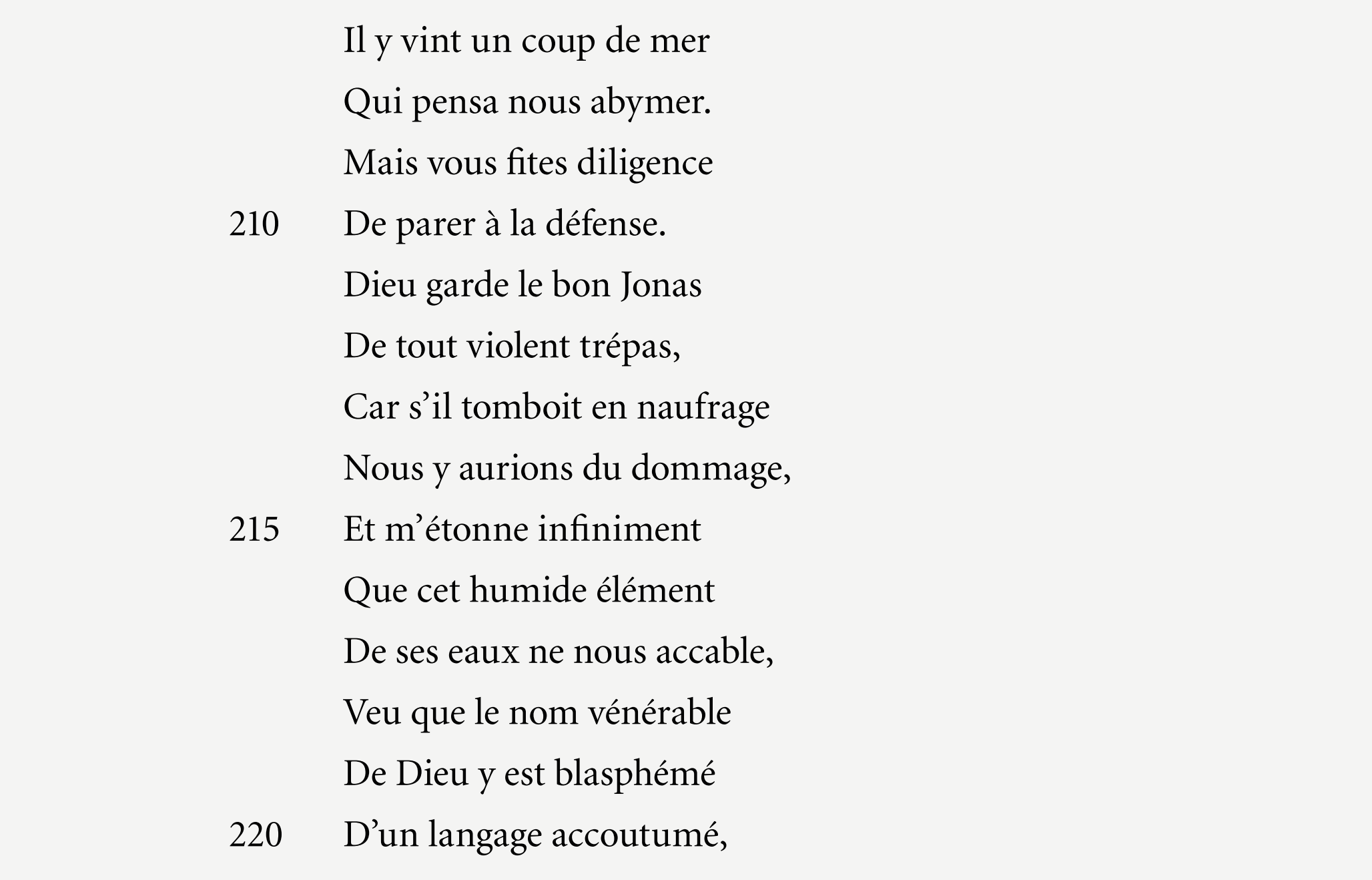
Et estre en cet équipage
Avecque tout ce pillage
Au beau milieu de Paris,
Ô que j'y aurois d'amis,
Qui pour avoir pance grasse
Me suivroient de place en place.
Qu'on ne parle maintenant
Que des iles du Ponant.
Car les iles Fortunées
Sont certes infortunées
Au pris de celles ici,
Qui nous fournissent ainsi
Pour neant ce que l'on achete
Au quartier de la Huchette,
Ou ailleurs bien chèrement.
Je ne sçay certainement
Comme le monde est si béte
Que ce païs il rejette,

Veu la grand'félicité
Qui y est de tout côté,
Soit qu'on suive cette chasse,
Soit que l'Ellan on pourchasse,
Ou qu'on vueille de poisson
Faire en été la moisson.
Car quant est des paturages
Il n'y manque point d'herbages
Pour nourrir vaches & veaux.
Ce ne sont rien que ruisseaux,
Lacs, fonteines, & rivieres
(De tous biens les pépinieres)
En ce païs forétier.
Il y a mines d'acier,
De fer, d'argent, & de cuivre,
Asseurez moyens de vivre,
Quand en train elles seront,
Et par le monde courront.
La terre y est plantureuse
Pour rendre la gent heureuse
Qui la voudra cultiver.
Il ne reste que trouver
Bon nombre de jeunes filles
À porter enfans habiles
Pour bien-tot nous rendre forts
En ces mers, rives, & ports,
Et passer mélancholie
Chacun avecque s'amie
Pres les murmurantes eaux
Qui gazouïllent par les vaux,
Ou à l'ombre des feuillages
Des endormans verd-bocages.
Par mon ame je voudroy
Que des ore il pleut au Roy
Me bailler de bonnes rentes
En ma bourse bien venantes
Tous les ans dix mille escus,
Voire trente mille, & plus,
Pour employer à l'usage
D'un honéte mariage,
À la charge de venir
En ce païs me tenir,
Et y planter une race,
Digne de sa bonne grace,
Qui service lui feroit
Tant qu'au monde elle seroit,
Quittant du Barreau la lice,
Et du monde la malice,
Et les injustes faveurs
Des hommes de qui les cœurs
S'enclinent à l'apparence
Pour opprimer l'innocence.
De tels & autres propos
J'entretenoy mes dispos
Tandis que chacun sa proye
Diligent à bort envoye.
Devinez si au repas
Grand'chère ne faisions pas.
Car avec cette viande
D'elle-méme assez friande
Nous avions abondamment
De poisson pris frechement.
Quand ores en ma mémoire
Se ramentoit cette histoire,
Je regrette ce temps là
Qui nous fournissoit cela.
Car dés long temps la pature
De salé nous est si dure,
Que nos estomachz forcés
En demeurant offensés.
Pourtant je ne veux pas dire
Que les maitres du navire
Messieurs les associés
Ne se soient point souciés
D'envoyer honétement
Nôtre rafraichissement.
Mais certaines gourmandailles
Ont mangés noz victuailles
Noz poules & noz moutons,
Et grappillez noz citrons
Nôtre sucre, noz grenades,
Nos épices & muscades,
Ris, & raisins, & pruneaux,
Et autres fruits bons & beaux
Utiles en la marine
Pour conforter la poitrine.
Vous sçavés si je di vray,
Ores que j'ay le cœur gay.
Si jamais je suis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne régira
Ce que ma nef portera.
Mais ne laissons je vous prie
De mener joieuse vie,
Ça, garson, de ce bon vin
Du cru de Monsieur Macquin,
Et buvons à pleine gorge
À lui & à Monsieur George.
Ce sont des hommes d'honneur
Et d'une agréable humeur,
Car ilz nous ont l'autre année
Fourni de bonne vinée,
Dont le parfum nompareil
A garenti du cercueil
Plusieurs qui fussent grand'erre
Allé dormir souz la terre.
Et ne trouve quant à moy
Drogue de meilleur aloy
En nôtre France-nouvelle
Pour braver la mort cruelle,
Que vivre joyeusement
Avec le fruit du sarment.
Est-ce pas donc bon ménage
D'avoir un si bon bruvage
Jusques ores conservé?
Car ici n'avons trouvé
Que bien petite vendange,
Ce qui nous est bien étrange.
Car le cidre Maloin
Ne vaut pas du petit vin.
Mais aions la patience
Que soyons rendus en France.
Approche de moy, garson,
Et m'apporte ce jambon,
Que j'en prenne une aiguillette,
Car ce lard point ne me haite*.
[* plaire.]

J'aimeroy mieux voir noz plats
Garnis de bons cervelats,
De patés & de saucisses
Confits en bonnes épices,
Que de cette venaison
Dont je n'ay nulle achoison*,
[* occasion.]

Non plus que de ces moruës
Qui sont toutes vermoluës.
Certes le maitre valet
Mériteroit un soufflet
De nous bailler tout du pire
Qui soit dedans ce navire.
Car nous devrions par honneur
En tout avoir du meilleur.
Otez nous tant de viandes,
Et apportez des amandes,
Pruneaux, figues, & raisins,
Et buvons à noz voisins.
Ça toute la pleine tasse,
C'est à vôtre bonne grace
Capitaine Chevalier.
Si dedans vôtre cellier
Avez quelque friandise,
Faites que de vous l'on dise
Que vous estes libéral,
Honéte, & d'un cœur Royal.
Maitre, tenez vous en garde,
C'est à vous que je regarde
Ayant les armes en main.
Plegez moy le verre plein.
Cette derniere nuitée
Vous a un peu mal traitée.
Il y vint un coup de mer
Qui pensa nous abymer.
Mais vous fites diligence
De parer à la défense.
Dieu garde le bon Jonas
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage
Nous y aurions du dommage,
Et m'étonne infiniment
Que cet humide élément
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom vénérable
De Dieu y est blasphémé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.
Néantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons rémission
De noz fautes : & sans cesse
Soit loüée sa hautesse. *Amen.*

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.



7

AU ROY
ODE PINDARIQUE
PRÉSENTÉE À SA MAJESTÉ
EN NOVEMBRE MIL SIX CENS SEPT

STROPHE 1

Neptune, donne moy des vers
Propres à résonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Univers
Ait produit de longue mémoire.
Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes noz vaisseaux,
Fay qu'avec eux ore je vole.
Cornant son renom jusqu'au pole,
Et que porté d'un trait léger
Sur l'aile de ta large échine,
Je l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

ANTISTROPHE

Muses pourtant pardonnez moy
Si pour cette heure je m'addresse
Ailleurs qu'à vous ; & si la loy
De vous invoquer je transgresse.
Je ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en ce lieu,
C'est à lui qu'il faut que je rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
De mon chant le ton je demande.

ÉPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire & de rage,
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
À ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui résonne
D'un chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPHE 2

Vive donc mon Prince & mon Roy
Par qui respire nôtre France
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clémence.
Lui qui parmi tant de hazars
Qui l'ont suivi de toutes parts
A veincu l'effort de Fortune
Laquelle en lui n'a part aucune.
Car sa vertu tant seulement
Du haut des cieux favorisée
A jusques dans le Firmament
Sa Majesté authorisée.

ANTISTROPHE

Le jour qu'en France commença
À luire sa belle lumiere
Le conseil des Dieux s'amassa
Pour sçavoir de quelle maniere
Ilz pourroient honorer celui
Qui devoit estre un jour l'appui
De mainte gent abandonnée
À qui du ciel n'est point donnée
La conoissance de son bien,
Et de maint peuple & mainte ville
Policée souz le lien
De la société civile.

ÉPOD.

Mars lui donna sa valeur,
Hercule donna sa force,
Et Jupiter sa terreur
Qui la force méme force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier bien trempée
Une foudroyante épée
Qu'en présent il lui donna
Pour en frapper les rebelles
Et la rogue* nation
[* arrogant.]

Qui nous a fait des quereles
Souz feinte religion.

STROPHE 3

Il n'estoit pas hors le berceau,
Il n'avoit quitté son enfance,
Que son âge plus tendre & beau
S'endurcissoit à la souffrance
Des âpres & dures rigueurs
Des froïdures & des chaleurs,
À fin qu'un jour il peust à l'aise
Supporter de Mars le mesaise,
Puis que son destin estoit tel,
Que parmi les chaudes alarmes
Il devoit se rendre immortel,
Par l'effort de ses fières armes.

ANTISTROPHE

Qui l'a jamais veu sommeiller,
Ou avoir les mains endormies,
Quand il a fallu chamailler

Dessus les troupes ennemies ?
Témoins en sont tant de combats
Où il a cent fois du trépas
Loin repoussé la violence,
De sorte que méme la France,
France nourrice des guerriers
Par ses longs travaux fatiguée
Est le sujet de ses lauriers
Pour s'estre contre lui liguée.

ÉPOD.

Et après s'estre soumis
La populace mutine,
Il a fait qu'ores Themis
Seurement par tout chemine
Afin qu'une ferme paix
Au moyen de la Justice
En sa maison s'établisse
Qui soit durable à jamais,
Et que toujours souz son aile
Fleurisse la pieté,
Sans qu'onques elle chancelle
Ni d'un, ni d'autre côté.

STROPHE 4

Grand Roy, nous te devons ceci
Voire mille fois davantage.
Mais il reste encore un souci
Digne de ton vieillissant âge,
Afin que la postérité
Entende que ta piété
N'estoit dedans ta France enclose.
Il faut, grand Roy, faire une chose,
Il faut ores du Tout-puissant
Porter le nom souz ta bannière
Où son Soleil resplendissant
Chacun jour finit sa carrière.

ANTISTROPHE

Ayés doncques compassion
De tant de peuples qui périssent
Sans loix & sans Religion,
Et de leur misère gemissent.
Si tu veux, grand Roy, tu les peux
Joindre avec nous en mémes vœux ;
Et faire de tous une Église,
Si ta bonté les favorise.
Mais si ton pouvoir souverain
Ne soutient un si grand affaire,
Mais si tu retires ta main,
Qui est-ce qui le pourra faire ?

ÉPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
Qu'une antique destinée
A prononcé qu'un grand Roy
Seroit, apres mainte année,
Du vieil tige* des François,
[* De vieille souche.]

Qui régiroit en justice
Par une saincte police
Conjointe aux divines loix
Les nations infidèles
Qui sont encore en maints lieux,
Et par force les rebelles
Conduiroit dedans les cieux.

8

AU SIEUR CHAMPLEIN GÉOGRAPHE DU ROY

Sonnet

Un Roy Numidien poussé d'un beau desir
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Egypte & de Libye abbreuve,
Prenant en son pourtrait son unique plaisir.
Champlein, ja dés long temps je voy que ton loisir
S'employe obstinément & sans aucune treuve
À rechercher les flots, qui de la Terre-neuve
Viennent, apres maints sauts, les rivages saisir.
Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire un jour
Acquerras à ton nom que desja chacun prise.
Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine.
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour
Tu nous faces par là parvenir à la Chine.

9

LA DÉFAITE DES SAUVAGES ARMOUCHIQUOIS PAR LE SAGAMOS MEMBERTOU & SES ALLIEZ SAUVAGES, EN LA NOUVELLE-FRANCE, AU MOIS DE JUILLET DERNIER, 1607, OÙ SE PEUVENT RECOGNOISTRE LES RUSES DE GUERRE DESDITS SAUVAGES, LEURS ACTES FUNÈBRES, LES NOMS DE PLUSIEURS D'ENTRE EUX, & LA MANIÈRE DE GUÉRIR LEURS BLESSEZ

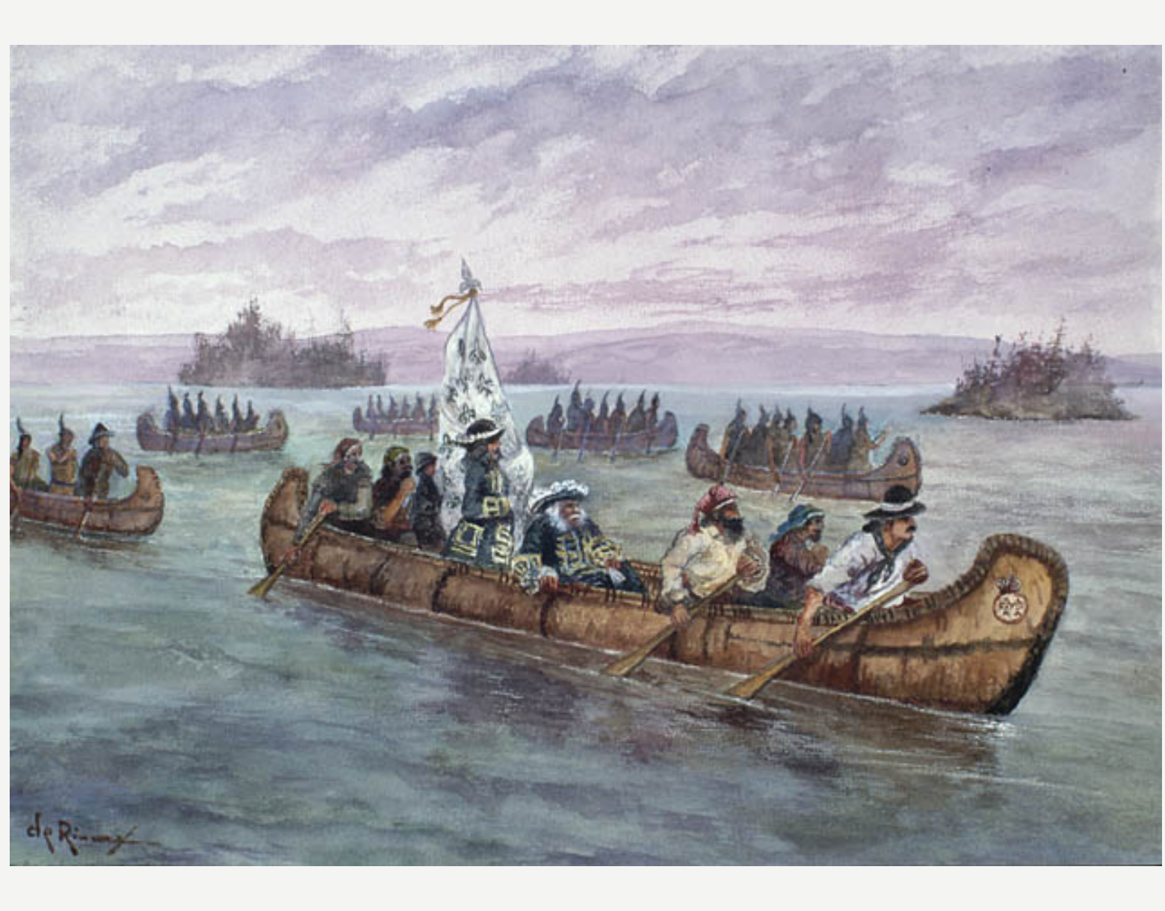
AU LECTEUR

Amy Lecteur, estant sollicité & prié de plusieurs gens d'honneur, de faire sçavoir aux François les particularitez du dernier voyage fait sous la charge du Sieur de Poutrincourt en la Nouvelle France, je t'ay baillé cet échantillon tel que les flots de la mer m'ont permis de le tracer, afin que si cela t'aggrée tu m'occasionnes de te fournir d'autres choses concernantes iceluy voyage, & les beautez de ladite province, sur laquelle il a pleu à Dieu estendre abondamment ses benedictions cette année, & inviter les François à la cultiver, & par ce moyen amener à la bergerie de Jésus Christ tant de peuples qui restent encore au monde sans police ny religion, la perte desquels accuse devant Dieu nostre tardiveté.

Il y a quatre ans que Monsieur de Monts Lieutenant general pour le Roy en la Nouvelle France, estant allé en ladite province pour en recognoistre les cotes & les peuples qui y sont, & trouver lieu propre pour l'habitation des François, il pacifia deux ou trois nations qui de tout temps se sont fait la guerre, sçavoir les Armouchiquois, & les Souriquois, avec les Etechemins alliez d'iceux Souriquois, leur déclarant que quiconque commenceroit la guerre, ou en doneroit occasion, il luy seroit ennemy. Apres avoir passé là environ quinze mois, & tenu ces peuples en crainte, il fut contraint de s'en revenir en France, y laissant le Sieur du Pont-Gravé pour son Lieutenant. Mais comme le mauvais serviteur cesse de mal faire tant qu'il voit son maistre, pour la crainte qu'il a du chastiment : & s'il luy voit tourner le dos, il retourne à son naturel : Ainsi firent les Armouchiquois, lesquels pensans que les François se fussent du tout retirez de la province, pource qu'ils avoient quitté la demeure de Saincte Croix pour venir au Port Royal, à la premiere occasion tuèrent un Sauvage Souriquois fort amy des François, nommé Panoniac, lequel alloit troquer avec eux plusieurs marchandises qu'il avoit receu desdits François. C'est ce qui est descrit en cette histoire Martiale, outre laquelle s'y recognoit la façon de pleurer & ensevelir leurs morts, de guerroyer, guerir les playes, & triumpher entre lesdits Sauvages : mesme les noms d'iceux, dont plusieurs pourront estre curieux. Mais sur tout est subtil le stratageme duquel usa Membertou pour surprendre & decevoir les Armouchiquois, lors qu'il arriva au port de Choüacoet. Car il ne monstra point tout le peuple qu'il avoit, & parla à eux en simplicité avec peu de gens. Les Armouchiquois pretendoient bien l'attraper. Et se presenterent sans armes, ayans laissé leurs arcs, carquois, masses & pavois en un lieu à l'escart. Mais Membertou usa d'une contrefinesse, se doutant bien de leurs ruses. Car souz couleur de leur faire des presens (comme il fit depuis) & de troquer avec eux (car ils n'ont point l'usage de l'argent) des hardes qu'il avoit prins des François ; apres avoir traicté de paix il se presenta sans armes, & les siens de mesme. Mais il avoit envoyé la moitié de ses gens par terre environ la minuit, lesquels estoient au guet attendans le signal qui leur avoit esté donné ; c'est de prendre la course & venir donner furieusement sur les Armouchiquois sitost qu'ils oiroient le son d'une trompe qu'il devoit emboucher. Or les marchandises principales qu'il avoit porté estoient des armes, desquelles il luy estoit facile user sitost qu'il les auroit déployées. Ainsi, prenant une trompe entre plusieurs qui estoient parmi lesdites marchandises, & leur voulant monstrer l'usage d'icelles, en ce faisant, par mesme moyen il appelle ses gens, lesquels comme il ouit venir, il feignit estre une trahison faicte par les Armouchiquois, & soudain luy & ses gens se saisissent des armes qu'il avoit estallées, & donnent dessus. Les Armouchiquois environnez de toutes parts, apres une grande perte, reculans en arriere parviennent au lieu ou ils avoient laissé leurs armes. Là le combat fut grand, la fortune diverse, & Membertou en danger de se voir deffait ayant esté repoussé jusques sur la greve. En fin toutefois la mere de Panoniac decedé, pour lequel tout cecy se faisoit, se presentant à la façon des anciennes Persanes, leur remit le cœur au ventre, & semblablement le pere dudit decedé, lequel impuissant de ses membres s'y estoit fait porter. En quoy se recognoit combien ce peuple est aspre à la vengeance & d'un cœur vrayment noble, de ne pouvoir souffrir une injure impunie. Membertou desiroit fort d'estre assisté de quelque nombre de François en ceste guerre, & en pria plusieurs fois le Sieur de Poutrincourt, mais il n'y eut moyen de satisfaire à son desir pour ce que nous estions pressez de reprendre la route de France. Néantmoins si firent ils bonne diligence. Car ils furent de retour le 9. d'Aoust deux jours auparavant le depart dudit Sieur de Poutrincourt, lequel dans une chaloupe vint luy neufieme au long de la côte trouver la navire qui nous attendoit au port de Canceau, distant du Port Royal (où nous avons hiverné) de cent cinquante lieües.

Je ne chante l'orgueil du géant Briarée,
Ni du fier Rodomont* la fureur enivrée
[* personnage du *Roland furieux*.]
Du sang dont il a teint preque tout l'univers,
Ni comme il a forcé les pivots des enfers.
Je chante Membertou, & l'heureuse victoire
Qui luy acquit naguere une immortelle gloire
Quand il joncha de morts les champs Armouchiquois
Pour la cause venger du peuple Souriquois.
Entre ces peuples cy une antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre eux se traicte quelque paix,
Cette paix se peut dire un attrape-niais.
« Car onques le renart ne changea sa nature,
« Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.
Cecy n'a pas long temps se cogneut par effect
Aux despens de celuy qui me donne sujet
De dire qui a meu Membertou & sa suite
De faire pour sa mort si sanglante poursuite.
Ce fut Panoniac (car tel estoit son nom)
Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
Cetuy cuidant avoir faite bonne alliance
Avecque ces méchans, alloit sans deffiance
Parmi eux conversant : mesmes il les aidoit
Bien souvent du plus beau des biens qu'il possédoit.
Mais pour cela la gent à mal faire addonnée
Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois
Les estant allé voir (pour la derniere fois)
Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
Pour en accommoder ces nations perverses,
Eux qui sont de tout temps avides de butin,
Sans aucune mercy assomment leur voisin,
Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
Les compagnons du mort se sauvans à la nage
Se cachent pour un temps à l'ombre d'un rocher,
N'osans de ces mâtins à la chaude approcher.
Car, pour en dire vray, la meurtriere cohorte
Estoit contre ceux-cy & trop grande & trop forte.
Mais comme de Phœbus les chevaux harassez
Se furent retirez sous les eaux tout lassez,
Ces enragés en fin abandonnans la place
Laisserent là le corps tué à coups de masse,
Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit,
Et mis, non comme nous, en depost à la terre,
N'en un coffre de bois, ny au creux d'une pierre,
Ains il fut embaumé à la forme des Rois
Que l'Égypte pieuse embaumoit autrefois.
Le peuple Etechemin de cette mort cruelle
Receut tout le premier la mauvaise nouvelle,
D'où s'ensuivit un dueil si rempli de douleurs
Que le haut Firmament en ouït les clameurs.
(Car lors que cette gent la mort des siens lamente
Le voisinage ensemble à grands cris se tourmente)
Mais ce ne fut icy le brayment principal,
Car quand ce pauvre corps fut dans le Port-Royal
Aux siens représenté, Dieu sçait combien de plaintes,
De cris, de hurlemens, de funèbres complaintes.
Le ciel en gémissoit, & les prochains cotaux
Sembloient par leurs echoz endurer tous ces maux :
Les epesses forets, & la rivière mesme
Témoignoient en avoir une douleur extreme.
Huit jours tant seulement se passerent ainsi
Pour respect du François qui se rit de cecy.
Les services rendus à l'ombre vagabonde
(Qui du lac Stygieux* a des-ja passé l'onde)
[* Lac des Enfers.]

Et au corps là présent, le Prince Souriquois
Commence à s'écrier d'une effroyable voix :
Quoy donques, Membertou (dit-il en son langage)
Laira-il impuni un si vilain outrage ?
Quoy donques Membertou aura-il point raison
De l'excés fait aux siens & mesme à sa maison ?
Verrai-je point jamais esteinte cette race
Qui de moy & des miens la ruine pourchasse ?
Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
Enfans, c'est à ce coup qu'il nous convient mourir,
Ou bien par nostre bras envoyer dix mille ames
De cette gent maudite aux éternelles flammes.
Nous avons pres de nous des François le support
À qui ces chiens icy ont fait un mesme tort.
Cela est résolu, il faut que la campagne
Au sang de ces meurtriers dans peu de temps se baigne.
Actaudin mon cher fils, & ton frère puisné
Qui n'avez vostre pere onques abandonné,
Il faut ores s'armer de force & de courage.
Sus, allez vitement l'un suivant le rivage
D'icy au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
Vers les Canadiens, & les Gaspeïquois,
Et les Etechemins annoncer cette injure,
Et dire à nos amis que tous je les conjure
D'en porter dedans l'ame un vif ressentiment,
Et pour l'effet de ce qu'ils s'arment promptement
Et me viennent trouver pres de cette riviere,
Là où ils sçavent qu'est plantée ma banniere.
Membertou n'eut plustot à ses gens commandé,
Que chacun prent sa route où il estoit mandé,
Et fit en peu de temps si bonne diligence,
Qu'il sembla devancer un postillon de France,
Si bien qu'au renouveau voicy de toutes parts
Venir à Membertou jeunes & vieux soudars
Tous à cecy poussez d'espérances non vaines
Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
Chkoudun, & Oagimont, Memembouré, Kichkou,
Messamoet, Ouzagat, & Anadabijou,
Medagoet, Oagimech, & avec eux encore
Celuy qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre,
C'est Panoniagués, qui a occasion
De procurer mal-heur à cette nation
Pour le dur souvenir de la mort de son frere.
Quand tout fut arrivé, de ceste mort amere
Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
Et le corps décédé mettre dans le cercueil.
Le barbu Membertou lors prenant la parole :
Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple bénévole,
Le motif qui vous a conduit jusques icy,
C'est ce corps que voyés massacré sans mercy,
De qui le sang versé vous demande vengeance.
Sans que par long discours je vous en face instance.
Et comme és siècles vieux quand au peuple Romain
Fut montré de César le massacre inhumain,
Tout à l'instant emeu d'une ardente colère
Il voulut reparer ce cruel vitupère
Contre les assassins (ainsi que j'ay appris



Qu'il est mentionné és anciens escrits)
Ainsi vous devez tous à ce spectacle etrange
Estre emeus du desir de garder la louange
Que nos antécesseurs nous ont mis en depos,
Et par laquelle ils sont maintenant en repos,
N'ayans point estimé estre dignes de vivre,
Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.
À ces mots un chacun au combat animé
Sent un feu de vengeance en son cœur allumé,
Et eussent volontiers contre cette canaille,
(S'il y eust eu moyen) lors donné la bataille,
Mais il falloit premier le corps ensevelir,
Et du dernier devoir les œuvres accomplir.
Ceste grand'troupe donc de douleur affollée
A conduit le corps mort dedans son Mausolée,
En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens
Masse, arcs, flèches, carquois, petun, couteaux & chiens
Matachiaz aussi, & la pelleterie
Que d'épargne il avoit quand il perdit la vie.
Mais quant aux assistans, chacun à son pouvoir
Lui fit, dévotieux, l'accoutumé devoir.
Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
Armes, matachiaz, & maintes autres choses.
Puis ferment le sépulcre, & laissent reposer
Celui duquel ils vont la querele epouser.
Le ciel, qui bien souvent les mal-heurs nous presage,
Avoit auparavant par un triste presage
Temoigné les effects de cette guerre ici,
Car ayant un long temps refrongné son sourci,
Il fit voir maintefois des torches allumées,
Des lances, des dragons, des flambantes armées.
Ainsi s'en va la flotte avec intention
De vaincre, ou de mourir à cette occasion,
Laissans de leurs enfans & femmes la tutele
À nous qui en avons rendu conte fidele.
Quand des Armouchiquois les rives ils ont veu
Ce peuple deffiant les a tot recogneu.
Soudain les messagers volent par la campagne,
Et sonnent du cornet sur chacune montagne
Pour le monde avertir, d'estre au guet, & veiller
Avant que l'ennemi les vienne reveiller.
Peuples de tous côtez à grand troupes s'amassent
Tant qu'en nombre les flots de la mer ils surpassent.
Mais pourtant Membertou ne s'epouvante point
Car il sçait le moyen de prendre bien à point.
L'ennemy, qui tout fier, voyant son petit nombre,
Se promet l'enlever si tot que la nuit sombre
Dessus la terre aura estendu son rideau.
Membertou cependant approche son vaisseau
Du port de Choüacoet, où la troupe adversaire
L'attendoit de pié-quoy*, pour sçavoir quelle affaire
[* de pied ferme.]
Vers eux le conduisoit : mais il avoit laissé
Ses gens derrière un roc, & s'estoit avancé,
Afin de reconoitre & le port & la terre
Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.
He, he, ce fut le cri duquel il appella
Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là.
Yo, yo, fut répondu. Puis après il demande
S'il pourroit seurement & sa petite bende
Traiter avecques eux, & amiablement
Vüider le différent qui a si longuement
L'un & l'autre troublé & réduit en ruine
Tandis que l'appétit de vengeance les mine
Et leur mange le cœur. Eux cuidans attrapper
Celuy qui plus fin qu'eux les venoit entrapper,
Disent que librement de la rive il s'approche
Et ses gens qu'il avoit laissé devers la roche :
Qu'ils n'ont plus grand désir que de voir une paix
Solidement entre eux etablie à jamais,
Afin qu'eux qui des Francs ont bonne conoissance
Leur facent part des biens dont ils ont abondance,
Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir,
Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir.
Membertou reçoit l'offre, & quant & quant otage,
Envoyant un des siens par échange au rivage,
Puis recule en arriere, & va ses gens revoir
Qu'il trouve grandement desireux de sçavoir
En quelle volonté ces peuples cy estoient,
Et si à quelque paix encliner ils sembloient.
Le Prince Souriquois ses suppots abordant
D'un visage joyeux il les va regardant,
Disant, Ils sont à nous : la farce s'en va faite :
C'est demain qu'il faut voir cette troupe défaite :
Et leur conte amplement ce qui s'estoit passé,
Et comment ils s'estoient l'un l'autre caressé,
Au surplus (ce dit il) pensons de les surprendre,
Et en ce faict ici gardons de nous méprendre.
Quand nous sommes partis le conseil a esté
De leur faire présent des biens qu'avons porté.
Et avec eux troquer de nostre marchandise,
Afin que l'homme feint soit pris en sa feintise.
Nous irons donc par mer la moitié seulement :
Le surplus en deux parts ira secrètement
Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle :
Lors ils viendront charger, & nous seconderont,
Et tant que durera le jour ils frapperont
Sans mercy, sans faveur, & sans miséricorde,
Afin qu'icy de nous long temps on se recorde.
Outre nostre querele il y a du butin,
Ils ont du bled, des noix, de la vigne & du lin,
Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
Nous les aurons aussi. Il estoit nuit encor
Et le clair ciel estoit tout brillant de clous d'or,
Quand Membertou (de qui l'esprit point ne repose)
À prendre son quartier tout son peuple dispose,
Et ceux-là qu'il cognoit à la course légers
Il les fait essaier les terrestres dangers.
Ainsi Memembourré dispos à la poursuite
Est fait le general d'une troupe d'élite,
Medagoet d'autre part hardi aux grands exploits
Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.
Mais le grand Sagamos pour tendre sa banniere
Attendit que l'Aurore eust épars sa lumière
En tout son horizon : & lors que le Soleil
Eut esté reconduit au lieu de son réveil
Il met la voile au vent, tirant droit à la place
Où desja l'attendoit cette grand'populace,
Où estant arrivé, partie de ses gens
À descendre après lui se monstrent diligens.
Il salüe les chefs de cette compagnie,
Entre autres Olmechin, Marchin, & leur mesgnie*.
[* (ou mesnie) : désigne les gens vivant ensemble, qu'ils soient ou non du même sang.]
Puis offre les présens dont j'ay fait mention,
Lesquels furent receus en jubilation,
C'estoient robbes, chappeaux, & chausses, & chemises
Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
Des trompes y avoit dont on ne sçavoit pas
L'usage, ni la fin du mal qu'elles couvoient.
Les autres cependant dans le bois attendoient
Soigneusement l'appel qui avoit esté dit,
Quand Membertou voulant étaller son crédit,
Il convoque ce peuple, puis embouche une trompe,
Et trompant, les trompeurs trompeusement il trompe.
Car tout en un instant lui qui n'avoit point d'armes
Oyant les siens venir feignit estre aux alarmes,
Et se trouvant garni de masses, & poignars,
D'arcs, flèches, coutelas, de piques, & de dars,
Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
Sur l'heure à chamailler sans grande résistence.
Ils en font grand massacre, & cependant du bois
Arrive le surplus criant à haute voix
He, he, oukchegouïa, & parmi la melée
Se voit incontinent cette troupe melée.
L'Armouchiquois voyant que de luy c'estoit fait
S'il ne remedioit promptement à son fait,
À ce dernier besoin pense de se défendre
Plustot qu'à la mercy de ceux ici se rendre.
Ils estoient la pluspart ja de couteaux armez
Que de porter au col ils sont accoutumez,
Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
Car Membertou muni d'une armure plus seure,
D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas,
Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
L'honneur des beaux espics : son épée de mesme
Moissonnoit l'ennemi d'une rigueur extreme.
Les autres transportez de pareille fureur,
Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
Mais rendans des grands cris & voix épouvantables,
Tuent comme fourmis ces pauvres misérables,
Desquels lors c'estoit fait s'ils n'eussent eu recours
Au bien qui vient parfois de tourner à rebours.
Ce peuple de tout temps addonné au pillage
Cuidoit sur Membertou avoir tel avantage,
Que d'armes pour cette heure il ne leur fust besoin,
Néantmoins en tout cas ils avoient eu le soin
D'en faire un magazin au fond d'une vallée,
Où la troupe fuiarde en fin s'en est allée.
Là chacun se fournir darcs, flèches, & carquois,
De picques, de boucliers, & de masses de bois.
Là de tourner visage, & d'une face irée
Charger sur Membertou & sa gent enivrée
Du sang Armouchiquois. À ce nouvel effort
Fut Panoniagués au danger de la mort
Blessé d'un javelot environ la poitrine.
Chkoudun le courageux, y receut sur l'échine
Un coup qui l'atterra, & se vit en danger
(L'ennemi gaignant pied) de jamais n'en bouger.
Mais le fort Chkoudumech son frère, de sa masse
Fendant la presse*, fit bien-tot se faire place
[* multitude de personnes qui se pressent; la « presse » : la foule.]
Pour le tirer delà : mais il y fut feru*
[* blessé, frappé ; son usage a un sens plaisant.]
D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
Le cruel Olmechin. Mnesinou (dont la gloire
Par toute cette cotte est en tous lieux notoire)
Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
Transpercer Membertou de l'une à l'autre part :
Mais le coup gauchissant par la subtile addresse
Du Prince Souriquois, à son fils il s'addresse,
Son fils Actaudinech lequel il aime mieux
Que toutes les beautez de la terre & des cieux.
Ce coup donques perçant le destroit de sa manche
Vite comme un éclair lui porta dans la hanche :
Dequoy tout effrayé le Prince Membertou,
Il se remet aux jeux du monstrueux Gougou
Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
Jadis son père osa hazardeux entreprendre ;
Et redoublant sa force il estendit son bras,
Et le fendit en deux de son fier coutelas.
Et comme un chene haut abbatu de l'orage
Traine en bas quant & soy son plus beau voisinage,
Ainsi Mnesinou mort, maint des siens alentour
Alla voir de Pluton le ténébreux séjour.
L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
Aimant mieux là mourir que honteusement vivre
S'il arrivoit jamais que Membertou veinqueur
Leur laissat du combat l'éternel des-honneur.
Ainsi se r'assemblans font des scares* diverses
[* regroupement indéterminé de soldats.]
Qui à leur ennemi donnent maintes traverses.
Car jusques là encor n'avoient esté rangés,
Occasion que mal ils s'estoient revengés.
Bessabez & Marchin ont les pointes premières,
Qui venans attaquer avec leurs bendes fières
Le chef des Souriquois, une grele de dars
En l'un & en l'autre ost* tombe de toutes pars.
[* Dans l'une et l'autre armée.]
La clarté du soleil en demeure obscurcie,
Et le nombre des traits toujours se multiplie.
À cette charge ici quelques uns sont blessés
Parmi les Souriquois : mais plus de terrassés
Sont de l'autre côté : car de ceux ci les flèches
À pointes d'os ne font de si mortelles brèches
Comme de ceux qui sont plus voisins des François
Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,
Toutefois de nouveau voici nouvelle force
Qui des Membertouquois les bras, non les cœurs, force.
Go, go, go, c'est leur cri. Abejou, Olmechin,
Le fort Arbostembroet, & le fier Bertachin
En sont les conducteurs, qui de premiere entrée
Du vaillant Messamoet la troupe ont rencontrée :
Messamoet qui jadis humant l'air de la France
Avoit de guerroyer recogneu la science
Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont,
Apres mainte bricole avoit gaigné un mont
D'où il pensoit avoir un facile avantage
Pour mettre sans danger l'ennemy en dommage.
Mais cetui ci rusé loin de là déclina,
Et le gros escadron des Souriquois mena
Poursuivant vivement jusques dessus la grève
Où Neptune irrité à ses flots donne trève
Là Neguioadetch mere du decedé
Apres avoir long temps le combat regardé
Voyant en desarroy de Membertou la troupe
Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
Afin de donner cœur aux soldats étonnés
Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.
Et comme des Persans les mères & les femmes
Jadis voyans leurs fils & leurs marits infames
S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
Courageuses soudain allèrent au devant,
Sans honte leur monstrer de leurs corps la partie
Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
Les unes s'écrians : Quoy donques voulez vous
Vous sauver ci dedans pour éviter les coups
De cil qui vous poursuit? Les autres d'autre sorte
Crians à leurs enfans : R'entrez dedans la porte
Du logis dans lequel vous avés esté nés,
Ou contre l'ennemi promptement retournés.
Eux d'un spectacle tel se trouvans pleins de honte,
Un sang tout vergongneux à l'heure au front leur monte,
Si bien que retournans leurs faces en arrière
À l'Empire Medois mirent la fin dernière.
Ainsi fit cette mere en voyant le danger
Où alloit Membertou & les siens se plonger.
Neguiroüet son mari ores paralytique,
Mais qui de bien combattre entendoit la practique,
S'y estoit fait porter : & bien recognoissant
Le désastre prochain qui les alloit pressant
S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
Se fait descendre à terre, & lui mesme s'efforce
De marcher au combat afin de là mourir
S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
Estant au milieu d'eux il leur donne courage
Et les conjure tous de venger son outrage.
Mes amis (ce dit il) vous ne combattez point
Pour le fait seulement, hélas ! qui trop me point.
Il y va de l'honneur, il y va de la vie.
Ces deux ici perdus, la perte en est suivie
Des soupirs & regrets de femmes & enfans
De qui nos ennemis s'en iront triomphans
Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
Je les voy ja branler : c'est icy bon presage.
À ces mots Membertou fait tirer les mousquets
Qu'au partir les François lui avoient tenu prests.
Chkoudun en fait autant (car il a eu de mesme
Deux mousquets pour autant que le François il aime)
Lesquels estoient parez pour la nécessité
Comme un dernier remède au corps débilité,
Aux coups de ces batons en voila dix par terre.
Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.
Abejou, Chitagat, Olmechin, & Marchin
Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin
À ce choc sont tombés. Chkoudun qui a mémoire
Du coup qu'il a receu ne veut point que la gloire
En demeure au donneur, mais d'un traict donne-mort
Il attaque, hardi, Arbostembroet le fort,
Et presse le surplus d'une roideur si grande
Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.
Membertouchis aussi l'ainé de Membertou
À l'aile de son pere assisté de Kichkou,
Se faisant faire jour, d'un coup trois en renverse
Et ja alentour d'eux tout est à la renverse.

À cinq cens pas de là se trouvans Ouzagat
Et Anadabiÿou empechés au combat,
Ils furent secourus par la troupe hardie
De Panoniagués, qui bientost fut suivie
D'Oagimech & les siens ; si bien qu'en peu de temps
L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs.
Car tout ce qui restoit, quoy que puissant en nombre,
Ne porta gueres loin le malheureux encombre
Qui l'alloit talonnant : d'autant que Oagimont
Avec Memembouré estant au pied du mont
Que nagueres j'ay dit, les fuyars attendirent,
Et valeureusement poursuivans les battirent.
Mais Oagimont s'estant éloigné de son parc,
Trop prompt, y fut blessé grièvement d'un trait d'arc.
Memembouré aussi préque en la mesme sorte
L'ennemi poursuivant y eut la jambe torte,
Ce qui plusieurs en fit de leurs mains échapper,
Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.
Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
Et Metembroebit, Medagoet, Chichcobech
Bituani, Penin, Actembroé, Semcoudech,
Tous vaillants champions, soldats, & Capitaines,
Achevèrent du tout ces races inhumaines.
Mais ce qui est icy digne d'étonnement,
C'est que des Souriquois n'est mort un seulement.
L'Armouchiquois éteint, ceste armée défaite,
Membertou glorieux fit sonner la retraite.
On trouve de blessés encores Pechkmeg,
Oupakour, Ababich, Pitagan, Chiskmeg,
Umanuet, & Kobech, dont les playes on pense,
Tandis que du butin d'autre coté l'on pense,
La cure en est sommaire. Entre eux est un devin,
Ignorant toutefois, qu'on appelle Aoutmoin.
Cetui prognostiqueur de l'estat du malade
Feint vers quelque démon pour luy faire ambassade,
Et selon sa réponse, en cecy comme en tout,
Il juge s'il sera bientot mort ou debout.
Avec ce de la playe il va suçant le sang,
Il la souffle, & soufflant il s'emeut* tout le flanc :
[* Dans l'une et l'autre armée.]

Ceci fait, il applique au dessus de la playe
Du roignon de Castor : & par ainsi essaye
(Le bendage parfait) son malade guérir.
Le butin recueilli, avant que de partir
Des chefs Armouchiquois ils enlevent les testes
Pour en faire au retour maintes joieuses festes.
Ja ils sont à la voile, & approchent du port
Où ils doivent donner à leurs femmes confort,
Lesquelles aussi tost que de leur arrivée
Elles ont eu nouvelle, aussitot la huée*
[* cris de joie.]

Elles ont fait de loin, désireuses sçavoir
Quel avoit esté là de chacun le devoir.
Et en ordre marchans qui en main une masse,
Qui un couteau trenchant (ayans toutes la face
De couleurs bigarrée) elles s'attendoient bien
Toutes sur l'heure avoir un Armouchiquois sien,
Afin d'en faire tot cruelle boucherie,
Mais sans cela convint faire leur tabagie,
Et apres le repas la danse s'ensuivit,
Qui dura tout le jour, & qui dura la nuit,
Et toujours durera en s'escrians sans cesse,
Chantans de Membertou la valeur & proüesse
Tant que leur estomac la voix leur fournira,
Ou que quelque malheur reposer les fera.

Cherchant dessus Neptune un repos sans repos
J'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

10

À MESSIEURS DE MONTS ET SES LIEUTENANT & ASSOCIEZ.

Sonnet

Si les siècles premiers ont célébré la gloire
De celuy qui conquit la Colchide toison :
Si maintenant encor, du brave fils d'Aeson
Pour peu de chose vit en honneur la mémoire :
Nous devons beaucoup mieux célébrer en l'histoire
La générosité non du fils de Jason,
Mais de vous, ô François, qui en cette saison
D'un plus digne sujet recherchez la victoire.
Le Grec acquit ça bas un terrestre thresor,
Il avoit des moyens, & des hommes encor,
Tels que les peut avoir entre nous un grand Prince.
Mais vous à voz dépens, sans recevoir support
Que de l'avœu du Roy, par un nouvel effort
Ravissez, courageux, la céleste province.

11

ODE EN LA MÉMOIRE DU CAPITAINE GOURGUES BOURDELOIS

Voy l'*Histoire de la Nouvelle-France*
liv. I. Ch. XIX, & XX.

Gourgues, l'honneur Bourdelois,
Je veux réveiller ta gloire,
Et faire éclater ma voix
Dans le temple de Memoire,
En racontant ta valeur,
Ta conduite & ta prouësse,
Quand, d'un invincible cœur,
Tu mis la main vengeresse
Sur le soldat bazané
Du sang des François avide,
Qui nous avoit butiné
Les beautez de la Floride.
Si-tot que de noz François
Tu entendis la ruine,
Et que le peuple Iberois
Occupoit la Caroline,
Tu prins résolution
De venger le grand outrage
Fait à nôtre nation
Par une Hespagnole rage.
À tes despens tu mis sus
De bons hommes une bende
Au combat bien résolus,
Puis que c'est toy qui commande.
Tu ne leur dis à l'abord
Le secret de ton affaire,
Comme Capitaine accort,
Qui sçais bien ce qu'il faut taire.
Mais quand tu te vis porté
Dessus la terre nouvelle,
Tu leur dis ta volonté
De venger une querelle,
Querelle qui les François
Et grans & petits regarde,
Et partant qu'à cette fois
Ne faut, d'une ame coüarde,
Reculer quand la saison
De bien faire se presente,
Afin d'avoir la raison
De l'injure violente
Faite aux premiers conquesteurs
D'une terre si lointaine
Par des assassinateurs
De race Mahumetaine.
À cets mots encouragés
Ils se mettent en bataille,
Et vont en ordre rangés
Droit contre cette canaille.
L'un & l'autre petit Fort
Ils attaquent de courage,
Et par un puissant effort
Ilz les mettent au pillage.
Mais il n'estoit pas aisé
D'attaquer la Caroline,
Si Gourgues n'eust avisé
Prudemment à sa ruine.
Car l'adversaire estoit fort
D'hommes, d'armes & de place,
Mais nonobstant prés du Fort
En fin sa troupe s'amasse.
L'Hespagnol estant sorti
Pour lui faire une saillie
Rencontre un mauvais parti
Qui a sa gent acuillie.
Cazenove donne à dos
Gourgues les rencontre en face,
Qui les font (en peu de mots)
Tous demeurer sur la place.
Le reste tout étonné
La Forteresse abandonne,
Mais las ! il est mal mené
N'ayant secours de personne.
Car le Sauvage irrité
Ne lui fait miséricorde,
Lequel de sa cruauté
Trop frechement se recorde.
Mais ceux qui tombent ès mains
Des François, on les attelle
Aux arbres les plus hautains
Pour y faire sentinelle.

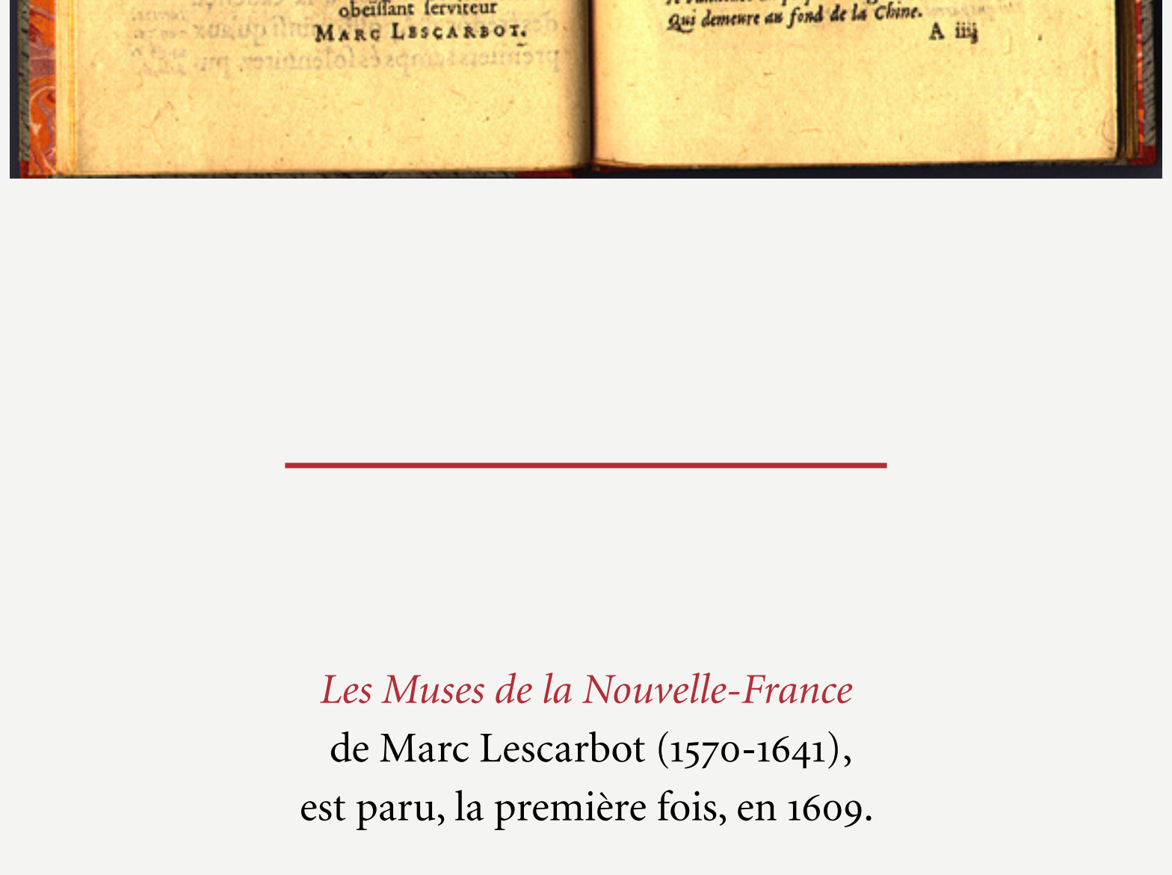
12

À LA MÉMOIRE D'UN SAUVAGE FLORIDIEN QUI SE PROPOSOIT MOURIR POUR LES FRANÇOIS

Voy l'*Histoire de la Nouvelle-France*
liv. I. chap. 20.

Où trouverons-nous un courage
Semblable à cil de ce Sauvage,
Qui pour ses amis secourir
Vient lui-méme sa vie offrir,
Laquelle il croit devoir épandre
Pour nôtre querele defendre ?
Certainement un homme tel
Doit parmi nous estre immortel.
Et devons louer tout de méme
Le souci qu'il a de sa femme,
Requérant qu'on lui face don
Après son trépas du guerdon*
[* récompense.]

Que mériteroit sa vaillance
Mourant pour l'honneur de la France.



bliques & ſainctes on danſoit & chantoit des hymnes & cātiques, tant de vive voix, que ſur tous inſtrumens de Muſique à l'honneur du vray Dieu: De mémes elles feront ſouz vos auſpices maintes féſtes ſolennelles, où vôtre nom ſera exalté, & en leurs chanſons rememorez les bien-faits de celui, qui apres avoir bien merité de ſon Roy, de ſa patrie, & de toute la Chrétienté, aura encores pris vn ſoin non indigne d'vn Chācellier de France, qui ſera d'aider à l'établiſſemēt des Muſes en la France Nouvelle, tranſ-marine, & Occidentale, pour la converſion des peuples infideles.

Vôtre tres-humble & treſ-
obeïſſant ſerviteur
MARC LESCARBOT.

1

LES MVSES DE LA
NOVVELLE FRANCE
Au Roy.
ODE PINDARIQVE
preſentée à ſa Majeſté en Novembre mil ſix cens ſept.
STROPH. I.

NEPTVNE, donne moy des vers
Propres à reſonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Vnivers
A it produit de longue memoire.
Et puis que ſur tes moites eaux
Tendent leurs ailes noz vaiſſeaux,
Fay qu'avec eux ore ie vole,
Cornant ſon renom iuſqu'au pole,
Et que porté d'vn trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Ie l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

Vers faits au partir du Port Royal pour retourner en France.

A iij

Les Muses de la Nouvelle-France
de Marc Lescarbot (1570-1641),
est paru, la première fois, en 1609.

ISBN : 978-2-89668-075-7
© Vertiges éditeur, 2009
– 0076 –